

EXCUSES.

Nous devons des excuses au lecteur et surtout aux aimables lectrices pour n'avoir pas fait connaître plus tôt le superbe assortiment de

Marchandises d'Automne et d'hiver

que nous avons fait venir pour notre clientèle. Ce contretemps est dû à un accident : une de nos grandes vitrines a été brisée et il nous a fallu la remplacer. Maintenant que le dommage a été réparé, nous nous hâtons de convier nos pratiques à venir examiner les nouveautés de tout genre que notre établissement renferme.

Premièrement, dans le département des

Etoffes à Robes

nous présentons les plus beaux tissus en Draps, Meltons, Serges et Patrons d'Habits de toutes couleurs portées, ainsi que Soies, Satins et Velours à Garnitures. Jolis Draps à Manteaux de qualité choisie mais à prix modique, si bien que chez nous une femme peut se grêr d'un beau manteau pour \$2.50.

Gants d'hiver de toute sorte de toute couleur depuis 20cts. en montant, de kid 75c. en montant. Bas de laine (Worsted) pour femmes, 25 à 75c. Bons Gants de pelletterie pour dames à grand marché.

Flanelles à peignoirs de superbes couleurs, à bien bas prix 11c. en montant.

Notre département de

Merceries

est incontestablement supérieur. Collets et Cravates les plus à la mode, Foulards de toute sorte, entr'a tres faits en forme de Sweater, Mouchoirs de soie, de toile et de coton, Gants de kid doublés en soie ou en laine.

Maintenant, le plus beau de tout et vous l'apercevez en entrant, c'est la

PELLETERIE.

Nous pouvons vendre un Collet de pelletterie de belle forme et à la dernière mode pour \$2. Nous avons les pelletteries les meilleur marché et les plus chères de la ville.

Robes de cariole à bon marché. Ne vous laissez pas geler avec une couverture de \$1.30 alors qu'avec \$4.50 vous pouvez avoir une belle et bonne Robe de cariole.

Venez nous voir, vous ne serez pas déçus, car nous avons le meilleur assortiment des environs.

**J. M. Melanson
& Cie**

SHÉDIAC, N. B.

FEUILLETON

LA FILLE

—DU—

PERE RACLOT

(Suite.)

II

Le mari et la femme travaillèrent comme des nègres, sans cesse menacés du fouet du planteur. Pas de jours de repos, il fallait travailler toujours, du matin au soir, et même la nuit.

Mathurin, dur pour lui-même et d'une constitution au-dessus de toute fatigue, traînait sa femme à sa remorque et n'admettait pas que la force pût lui manquer.

Pour gagner de l'argent, il fallait trimer.

Du reste, Céline s'était fait peu à peu à l'image de son mari.

«Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.»

Céline, comme Mathurin, était devenue âpre au gain.

Tous deux voulaient être riches.

De temps à autre, quand on avait, en se privant de tout, même du nécessaire, amassé une somme ronde, on achetait un champ qui venait s'ajouter aux autres.

Côte que coûte, il fallait gagner, c'était leur refrain. Et Céline se tuait au travail, la malheureuse.

Ce qu'ils avaient à faire pour eux ne comptait presque pas; c'était bientôt fini; ils allaient en journée chez les autres, n'importe où l'on avait besoin de leurs bras.

Oh! ils ne manquaient pas une journée. Pensez donc ils étaient bien payés et on les nourrissait convenablement. En réalité, c'était seulement chez ceux où ils travaillaient, qu'ils mangeaient bien.

Entre temps, Mathurin ne négligeait pas ses petites opérations usuelles. Il fallait gagner, et pour gagner, tout lui était bon.

Dans le ménage, tout manquait : le linge, les effets d'habillement et le reste. Les pantalons et les blouses de Mathurin n'étaient plus que pièces et morceaux; ses chemises étaient de loques. Céline, qui avait été autrefois un peu coquette, c'est-à-dire très soignée de sa personne, était mise comme une mendiante; elle n'avait qu'une seule robe en assez bon état pour aller à la messe le dimanche.

Quand elle se hasardait à dire à son mari :

—Mathurin, il faudrait pourtant nous acheter ceci et cela.

Mathurin haussait les épaules et répondait :

—Nous avons tout le temps; on est toujours assez bien pour travailler aux champs; usons, usons encore.

Et la femme passait de longues heures de nuit à repriser, à raccommoder, et à mettre pièce sur pièce.

Chez eux, ils buvaient de l'eau, toujours de l'eau; cela n'empêchait pas Mathurin de dire que, pour un travailleur, le vin bu chez les autres était une excellente chose.

Céline vieillissait à vue d'œil, sa fraîcheur de jeune fille s'en était allée au grand hâle, des rides précoces se montraient sur son front et son visage, elle perdait ses cheveux et ses dents, elle avait la peau sèche, tannée, ressemblait déjà à un squelette.

Mathurin, lui était toujours le même; pas un cheveu de moins, pas un poil blanc dans sa barbe. L'excès de travail, la fatigue, c'était son élément. Cet homme semblait avoir été bâti pour vivre cent ans. Il était de fer.

Dans la sixième année de son mariage, Céline mit au monde

une petite fille, mais si mignonne, si chétive, si faible, si pauvre de sang, que la sage-femme ne put s'empêcher de dire que ce serait miracle si elle vivait.

N'importe, puisqu'elle était venue, on devait faire tout ce qu'il fallait pour qu'elle vécût.

En vérité, c'eût été grand dommage de la voir mourir, car le cher petit ange avait la plus délicieuse figure d'enfant nouveau-né qu'on eût jamais vue.

Mais, autre douleur; quand la mère offrit son sein au bébé, il épuisa vainement tout ce qu'il avait de force pour y prendre sa nourriture.

Céline, usée par le travail autant que par les privations, n'avait pas une goutte de lait.

Mathurin fit la grimace.

—Eh bien, dit-il, on l'élèvera au biberon.

Céline, désolée, pleurait à chaudes larmes.

S'adressant à Mathurin, la sage femme dit gravement :

—Je déclare qu'il est impossible que cette enfant soit élevée au biberon; pour que votre petite vive, Mathurin, il faut qu'elle ait une nourrice.

Le père fit une grimace plus laide que la première.

—Une nourrice!... Il faudrait lui donner au moins quinze francs par mois.

Mais la sage femme parlait avec autorité, il fallait faire ce qu'elle voulait, c'est-à-dire se soumettre aux exigences de la situation.

A Aubécourt même on trouva une femme, mère d'un enfant de deux mois, et ayant assez de lait pour deux nourrissons, qui consentit volontiers à prendre l'enfant des époux Raclot. La petite Marthe lui fut confiée.

Peu de temps après Martin, le marchand de vin, mourut. Sa veuve appela à Paris, en toute hâte, son neveu Mathurin. Elle avait, disait-elle, besoin de lui et de ses conseils.

Il arriva à Paris avec un visage de circonstance; il fut même assez bon comédien pour trouver quelques larmes dans ses yeux, qui n'avaient probablement jamais pleuré depuis qu'il était sorti de l'enfance.

Il ne resta pas que trois jours près de la tante; mais plusieurs choses furent décidées, arrêtées.

Est-il besoin de dire que depuis six ans l'ancien garçon de ferme avait eu grand soin de ne pas négliger la tante Marie, la tante à héritage?

Tres insinuant, sachant admirablement dissimuler sa fausseté sous des airs de simplicité et de bonhomie, le paysan madré avait réussi à capter en tièrement la confiance de la riche boutiquière.

En ayant l'air de ne s'occuper que des intérêts et de la tranquillité de la veuve, c'était surtout à ses propres intérêts que songeait Mathurin. Depuis son mariage et même avant il avait son plan dans la tête.

Par testament, les époux Martin s'étaient tout donné au dernier survivant et sans aucune réserve.

Or, pendant qu'à Paris la veuve vendait son fonds de commerce et convertissait toute sa fortune en rentes sur l'Etat et en bonnes valeurs mobilières, Mathurin, à Aubécourt, achetait, au nom de sa tante, une maison qui eut, après une restauration rapidement faite, toute l'apparence d'une habitation bourgeoise.

La veuve avait son neveu Raclot en très haute estime.

Lui seul était intelligent, lui seul avait le sens vrai des affaires; tout ce qu'il disait était bien dit; dans n'importe quel cas on pouvait s'en rapporter à lui absolument; enfin, pour elle, Mathurin était un oracle.

Mme Martin était prête à quitter Paris lorsque Mathurin lui écrivit :

«Vous pouvez venir.»

Elle s'en alla vivre à Aubécourt, oubliant ou voulant oublier qu'elle laissait à Paris, un frère qui, bientôt, ne pourrait plus travailler, et des neveux et des nièces qui étaient souvent aux prises avec la misère.

Dans le fond, cependant, la parvenue n'était ni une mauvaise femme, ni une femme sans cœur. Maintes fois, elle était venue en aide à son frère; peut-être ce lui-ci avait-il un peu abusé; toutefois, la sœur ne pouvait dire que trop de demandes l'avaient lassée; sa fortune lui permettait de donner la satisfaction de faire du bien, même à des étrangers.

Mais Mathurin Raclot avait passé par là.

Douze années s'écoulèrent.

Grâce au lait et aux bons soins de sa nourrice, la petite Marthe avait vécu, puis elle avait grandi, et l'enfant malin, souffreteux, était devenue forte, et sur sa gracieuse figure de petite fille, s'épanouissaient toutes les fleurs de la

santé. Elle était jolie, jolie à ravir, et, à mesure qu'elle avançait en âge, elle embellissait encore.

Elle était douce, bonne, affectueuse, d'une sensibilité exquise et avait un caractère charmant.

La tante Marie l'adorait et se plaisait, quand elle avait rempli ses petites poches de friandises, à la voir partager avec des enfants de son âge, et souvent même tout leur donner.

—Oh! le bon petit cœur, le bon petit cœur! répétait souvent la vieille femme.

Certes, la petite Marthe ne ressemblait guère à son père.

Mais il fallait se séparer d'elle, on devait penser à son éducation, à son instruction. On la mit dans le meilleur pensionnat de la ville, dirigé par des religieuses. La tante l'avait voulu. Ça allait coûter gros. Mais le père Mathurin, on l'appelait ainsi maintenant, n'avait pas eu un mot à dire, car c'était la tante Martin qui payait.

Marthe était depuis deux ans au pensionnat et venait de faire sa première communion lorsque la vieille tante mourut.

Comme c'était à prévoir, la veuve Martin, par son testament, donnait tout ce qu'elle possédait à sa nièce Céline Noiro, femme Raclot.

Jules Bertrand et les siens furent consternés.

Après avoir vécu dans l'espoir d'être un jour moins pauvres qu'ils l'étaient, c'était pour eux un véritable coup de foudre.

Mais que dire? Que faire?

Il pouvait bien y avoir eu captation d'héritage; mais comment le prouver?

Le testament, rédigé par un notaire, était en bonne forme, et avec la testatrice et le notaire deux témoins l'avaient signé.

Les malheureux Bertrand étaient déshérités sans recours.

Il n'y avait qu'à soupir et à baisser tristement la tête.

A Aubécourt et à Ligoux il y eut des honnêtes gens indignés.

C'était mal, très mal, ce qu'avait fait la veuve Martin. Ou trouvait inique que Raclot et sa femme gardassent une fortune dont, en bonne conscience, la moitié appartenait aux Bertrand de Paris.

Tout cela se disait tout bas, timidement. Après tout, les intéressés seuls avaient le droit de se récrier, de se plaindre.

Depuis longtemps déjà, le père Mathurin n'était plus en odeur de sainteté; un nouvel accroc fut fait à sa réputation.

Mais cela lui était bien égal, comme ce qu'on pouvait penser et dire de lui. Il tenait l'héritage qu'il avait lougument et patiemment convoité; riche, il pouvait maintenant se moquer du qu'en dira-t-on.

La tante lui laissait deux cents cinquante mille francs. Quel beau rêve réalisé! Avec cela, il allait être le seigneur du pays.

Il en fut le fêau.

Deux ans plus tard, le père Mathurin perdit sa femme.

Cela ne lui causa pas une grande émotion, car il se portait à merveille et n'avait pas du tout peur de la mort. D'ailleurs, pour se consoler, si tant est qu'il en ait eu besoin, il avait de l'argent, beaucoup d'argent; ses tiroirs, ses coffres en étaient pleins.

Une femme, qu'est-ce que c'est que ça? L'argent, à la bonne heure? Ah! l'argent, l'or!...

Sa fortune augmentait, grossissait sans cesse, et comme il aimait toujours la terre et qu'il mettait son amour-propre et sa vanité à voir du bien au soleil, il achetait, achetait toujours. Une pièce de terre ou de pré de quelques acres avaient été le noyau de plusieurs hectares.

Il semblait que le père Mathurin eut mis dans sa tête de posséder à lui seul les territoires d'Aubécourt, de Ligoux et autres lieux.

Il ne travaillait plus, n'ayant plus besoin de travailler. L'ancien garçon de ferme avait maintenant des fermiers. Il avait travaillé pour les autres, les autres travaillaient pour lui.

Tout entier à ses calculs, à des combinaisons au moyen desquelles il décuplait sa richesse, il n'avait guère le temps de penser à sa fille, et, il la laissait chez les dames dominicaines. Comme cela, il n'avait pas à s'occuper d'elle; et puis, près de lui, elle l'aurait probablement gêné.

Les petites filles sont générale-

ment si curieuses; elle veut tout savoir et font trop souvent des questions fort embarrassantes.

Marthe sentait bien que son père l'oubliait un peu trop, mais elle avait de bonnes amies au pensionnat, et les religieuses l'aimaient beaucoup. C'était une compensation.

Elle était une des meilleures élèves de la communauté; son éducation ne laissait rien à désirer, et elle avait reçu une belle et solide instruction. Elle connaissait l'allemand, l'anglais et l'italien; elle avait appris la musique, le dessin et la peinture. Elle était excellente musicienne, jouait très bien du piano, chantait d'une façon charmante et dessinait dans la perfection.

A seize ans et demi, elle avait témoigné le désir de passer ses examens, et elle avait été reçue institutrice une des premières.

L'avarice était la lèpre horrible qui rongait le père Mathurin; mais il n'était pas seulement avarice, il était aussi vaniteux à l'excès, avait une ambition démesurée et un formidable orgueil.

Il trouva que la maison de la veuve Martin, dans laquelle il s'était installé immédiatement après le décès de cette dernière, était devenue trop petite pour lui ou qu'elle n'avait pas un aspect assez grandiose.

Le château d'Aubécourt et ses dépendances étant à vendre, il acheta le domaine dans de très bonnes conditions, pour un morceau de pain, comme on dit.

Il s'était dit, quelques années auparavant :

—Je veux avoir un million.

Il avait le million.

On allait l'appeler monsieur Rac-

lot.

Marthe avait ses dix-huit ans accomplis.

Elle sortit enfin de la communauté et vint demeurer chez son père.

III

Mathurin Raclot s'était enrichi aux dépens des autres; honteusement, abominablement, il avait spéculé sur le malheur d'autrui; pour arriver à sa grande fortune, il avait semé la ruine autour de lui; que de gémissements, de larmes et de misères il y avait derrière son million!

Maintenant, on connaissait l'homme, il s'était démasqué lui-même. Ah! on ne le donnait plus, comme autrefois pour un modèle de sagesse.

C'était un misérable, on le savait. Il n'était plus estimé de personne, on le maudissait; mais ceux-ci, comme les autres, n'osaient point parler trop haut. M. Raclot était riche et on le craignait.

On ne s'empressait pas sur son passage, on l'évitait autant que possible; mais quand on le rencontrait, on le saluait.

«Bonjour, monsieur Raclot!

Bonsoir, monsieur Raclot!»

Oh! la richesse! Devant les pires coquins qui la possèdent, les hommes deviennent lâches et font des bassesses.

Mathurin Raclot vivait seul dans son château, comme un ours dans sa tanière; il est vrai que n'étant invité nul part, il n'avait personne à recevoir.

Il se plaisait ainsi. Il lui suffisait de pouvoir jeter les yeux sur les vallons et les coteaux, aussi loin que sa vue portait. Et, quand il s'était dit, avec un sourire sur les lèvres : «Tout cela est à moi!» il était content.

L'arrivée de Marthe au vieux château y amena un peu de mouvement, de bruit et un semblant de gaieté.

La jeune fille n'ignorait pas que son père eût de la fortune, mais elle n'en connaissait point le chiffre et était loin de soupçonner de quelle façon cette fortune considérable avait été acquise. Elle ne sa-